

On bon hiretadzo : (conto de bounan)

Autor(en): **Marc**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218485>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ENTRE NOUS VOISINE

VIVE le joli pays de Vaud, Voisine, et vive nous qui l'habitons !

C'était à Genève, quelques jours avant l'élection de « notre » président et des réjouissances qui s'ensuivirent. Je traversais la ville en tramway. Avez-vous remarqué, Voisine, que les tramways, bien mieux que les trains et les bateaux, sont d'excellents véhicules pour les potins, les « on dit » et tout le petit bataclan de nos opinions mutuelles ! On s'y trouve tout naturellement installé entre soi. Le court trajet s'accomplit entre deux visites, entre deux courses, et la conversation commencée dans la rue n'éprouve nulle gêne à se continuer sur la banquette.

Or donc, Voisine, je roulais à légers cahots, indifférente au ronron de mes compagnons de voyage, lorsque notre nom, prononcé par mon vis-à-vis, me fit tendre l'oreille.

— Avez-vous lu la Gazette ?

— Parbleu ! ces Vaudois ! Il n'y a pas leurs pareils pour se montrer patriotes.

« Ces Vaudois », Voisine, c'était nous, c'était moi ! Et je me suis sentie tout-à-coup très fière d'être là, sur ma banquette comme sur un trône, d'être celle dont on parlait avec cette déférence et cette pointe d'envie ; d'être enfin la joyeuse Voisine, j'aurais tendu la main au monsieur d'en face, lui disant : « Honneur à vous, Monsieur, qui pensez bien de mon pays. Vous voyez, ce sont ses enfants qui sortent de l'ombre pour rendre témoignage des forces nettes et claires qu'ils en requèrent. L'un d'eux encore, vient d'être choisi pour le représenter dans l'assemblée des puissances mondiales. »

Nous sommes fiers que ce choix ait visé l'un des nôtres et nous avons hautement montré notre joie. Vous avez compris, Monsieur, que sous le pétard des fusées il y avait une joie profonde, fraternelle patriotique, et nous vous en remercions ! » Si j'avais été ma mère, Voisine, j'aurais dit tout cela, mais je ne suis qu'une « nouvelle couche », déjà enlaidie dans les préjugés et gênée aux entournures par la robe étroite des convenances. J'ai simplement rougi en envoyant un beau sourire au monsieur qui n'a pas compris (c'était, hélas, un sourire un peu mûr !) et je suis venue vous conter l'affaire.

Nous ne sommes que bien peu de choses dans le monde, mais à l'ombre du petit chapeau rond nous sommes nous-mêmes, de vraies Vaudoises, enracinées dans leur terre, riches d'enthousiasme et de gaieté... et c'est déjà beaucoup, Voisine, d'être reconnues comme telles !

L'Effeuilleuse.



ON BON HIRETADZO

(Conto de bouanan.)

On coup viquessâi onna fenna
Qu'avâi 'na grachâosa à margâ ;
Onna bin galêza climène
Que savâi travailli, aryâ !
De sè man l'ètai tant adrâite !
...Lè valet la guegnâvnt pas,
Câ l'ètai pouira co lè ratte :
Po trossi l'avâi sè dhî dâi.
L'è pou po sè metre ein ménâdzo.
Mâ la mère desâi adî :
« Luise l'arâi onn' hiretâdzo,
Petit s'on vâo, mî pào aidhî ! »
Lè dzein l'ant fini sè lo crère ;
Luise a trovâ on tsermalâ :
Du que l'avâi oquie à preteindre.
Avoué cein, on pào sè galâ,
Quand l'è que l'urant fè la noce
Lo biau-fe à la mère dît :
— Ora, n'è pas lo tot que çosse :
Vo s'âi promet de no s'aidhî
Et de no bailli n'hiretâdzo. »
La mère fâ : « L'è bin veré,
Mâ lo pu pas bailli dou iadzo.
Ta fenna l'a z'u dein sè bré
Ein sè maryeint. — Pu pas vo crère !
Iô è-te ? répond lo valet,
Tant qu'ora n'è pas su lo vèrè
Pû-io savâi iô dan que l'è ? »
— Vouaïque, mon fe ! Su pas batolhie.
Tè lo derî sein grand trafi :
Luise, quand l'è que preind son âolhie,
Sâ fère on nîao bet dâo fi. »
— Ah ! l'è tot cein, clli l'hiretadzo !
— L'è pou se te vâo, mâ l'è prâo.
On nîao... l'è tot dein on ménâdzo.
Faut pas mè po itre dzoïao.
Guêro n'a-te pas de fêmalle
Que sâvnt pas einnianiôl !
Clliâo s'affère sant pas novalle :
Tirant l'âolhie, pu... allâ-lâi !
L'âolhie pu lo fi, tot cein passe,
Tot vint quand l'è qu'on a terî,
Passe lo fi, pu lo teimps passe
Passe, passe sein reveni.
Po coumeincî l'è dâi menute
Que dinse on perd, et, à la fin,
Cein fâ dâi z'hôre, — te m'acûte ? —
Mimo dâi dzornâ assebin.
Bin dâi gottè, avoué onna gotta
Finit pè fère on bossaton ;
Gotta pè gotta fâ la motta,
Maille pè maille lo tsaussen.
Va ! mon valet ! l'è la fortèna !
Te l'a tsî tè, sâi benhirâo !
L'è 'na retsessa quand sa fenna
Ao bet dâo fi sâ fère on nîao ! »

Marc à Louis du Conteur.

IL Y A CENT ANS

LE bateau à vapeur recommence son service ordinaire et part d'Ouchy pour Genève à 9 heures du matin.

Un fumeur a perdu sa pipe d'écume, garnie en argent, forme d'une urne antique ; la rendre contre récompense à l'hôtel du Faucon.

Le château de Prangins est à vendre. Il sera formé de lots séparés ou des fermes de la Bergerie, du Marais, des Avouillons, de la forêt et du moulin, ou de 20, 10, 5 poses, ou même moins, au gré des acquéreurs.

La Chancellerie d'Etat informe que l'arrondissement du consulat de M. de Rham, résidant à New York, embrasse les Etats de New York, de la Nouvelle Jersey, de la Pensylvanie, de Delaware et du Missouri.

Chez Hofmann, rue de Bourg, pour les étrennes : la Lyre des demoiselles, recueil de dix nouvelles romances ou nocturnes, avec accompagnement de piano ou guitare.

AUTRES TEMPS

H ! bien, oui, le voilà passé, le Nouvel-An. Etes-vous content de vos étrennes ? Gage que ce sont celles que vous avez données qui vous ont fait le plus plaisir. C'est souvent comme ça. Ce devrait être toujours comme ça.

En avez-vous distribué des « Bonne année », des « Je vous la souhaite longue et heureuse », des « Tous mes souhaits, la santé, surtout ! » Ah ! oui, la santé, avec ça, on peut presque se passer de tout le reste. La santé, c'est quasi le bonheur, c'est le courage, c'est l'espérance, c'est la bonne humeur. On va loin avec tous ces privilèges, car on peut bien dire que c'en est quand on songe à tous les malheureux que torture la maladie.

Les gosses se sont pas mal moqués de tous ces souhaits. Ce qu'ils voulaient, c'est quelque chose de plus tangible : des jouets ou de l'argent. De l'argent ?... Oui, de l'argent. Dites-vous bien que les gosses d'aujourd'hui ne sont pas ceux d'hier. Le monde a évolué. Les gosses aussi. Leurs idées, leurs désirs ne sont pas ceux que nous avions lorsque nous étions petits. Une pièce de quatre sous faisait notre joie ; une de dix sous, notre richesse. Avec une pièce de vingt sous, nous étions millionnaires et avec une de quarante sous, nous faisions la « pige » à MM. Rockefeller et Pierpont Morgan, tout milliardaires qu'ils soient. Aujourd'hui, avec un louis nos gosses se croient des miséreux, des martyrs.

Il nous souvient du temps où, élève du Collège classique, nous allions à la Fête du Bois avec cinquante centimes. Il y avait le tir à l'arc. Bien que nous n'avions jamais eu le moindre contact, alors qu'il était entier, avec le « Mauve » qui servait de but, nous avions une frousse du diable de décrocher la « brique » unique qui constituait le « tir au roi ». Ah ! c'est que le roi devait célébrer son avènement et régaler ses sujets. Il était porté en triomphe à la cantine, alors que le canon annonçait au monde l'heureux événement. Dame ! régaler tout un peuple avec dix sous comme liste civile !...

Inutile de dire que, roi ou non, à midi, les cinquante centimes étaient liquidés ; ils avaient